

# Préface

*Erik NEVEU*

Disons-le d'entrée : Rod Benson est un collègue proche dont je lis régulièrement les recherches. Nous nous connaissons depuis plus de quinze ans, le jeu des colloques et du travail scientifique nous fait nous retrouver en France comme aux Etats-Unis. Nous avons coordonné ensemble un livre, « *Bourdieu and the Journalistic field* », issu d'un séminaire dont Rod avait été l'un des organisateurs à Berkeley. Nous partageons une certaine fierté à constater que treize ans après sa publication ce livre reste fortement cité, qu'il est traduit dans de nouvelles langues, contribuant ainsi à une dissémination mondiale des outils analytiques de Pierre Bourdieu au sein des communautés de chercheurs qui travaillent sur les médias.

Un adage moqueur disait jadis que n'être vanté que par sa mère et son curé n'était pas un gage optimal de vertu... faut-il transformer ce couple en trio et suggérer que les avant-propos bienveillants d'un co-auteur s'exposent à semblable démonétisation ? Pareille suspicion n'aurait rien que de très sain. Précisons alors que le cercle des admirateurs est un peu plus large pour le travail que vous allez lire. Initialement publié en 2013 par Cambridge University Press, « *Shaping Immigration News* », traduit ici en français, a obtenu en 2014 à Oxford le prix annuel de la revue « *Press/Politics* ». Il a aussi été gratifié du *Tankard book award* décerné aux USA par l'Association pour l'éducation au journalisme et aux mass-médias, et du prix de recherche Steinhardt Daniel Griffith de la *New York University*. Silvio Waisboard, rédacteur en chef du *Journal of Communication* discernait pour sa part dans ce livre « une analyse transnationale sophistiquée, élégante et bourrée d'argumentation qui deviendra une référence incontournable en matière de recherche comparative sur les médias ». Il n'est pas déraisonnable de parier que les lecteurs de ce volume acquiesceront à la pertinence de ces hommages, qu'ils/elles soient des chercheurs chevronnés spécialistes du journalisme ou de l'immigration ou des non spécialistes – étudiants se lançant dans la recherche, citoyens en quête d'analyses serrées – tant ce livre combine une densité théorique et un vrai confort de lecture.

La force des analyses qui structurent cette recherche est assez évidente pour se dispenser d'une préface à bande-son de roulements de tambours. Mieux vaut alors souligner quelques singularités de ce travail. Elles convergent toutes autour de l'idée d'un dépassement d'antagonismes de recherche routinisés.

Le premier tient au binôme du national et de l'international. Une ritournelle usée voudrait que la sociologie de Bourdieu soit à l'usage premier des Français, ses cadres conceptuels étant trop enracinés dans nos singularités nationales, spécialement en matière de culture. Comme l'avait déjà fait Jan-Fredrick Hovden pour la Norvège, Rod Benson nous montre que le concept de champ et celui d'habitus supportent parfaitement une traversée transatlantique et permettent de faire sens des structurations du monde médiatique aux USA comme des désajustements entre visions journalistiques et perceptions d'une part des audiences. Mais le propre de son analyse est aussi de combiner aux outils de la sociologie de Bourdieu des traditions d'analyse plus spécifiquement états-uniennes, la notion d'indexation sur des sources, celle – qui a trouvé désormais sa place en France – d'analyse de « cadres ». Présente d'entrée, celle-ci est utilisée dans les chapitres trois et quatre avec une clarté qui en fait un exemple pédagogique. La combinaison de ces deux grandes matrices théoriques est très productive. Elle vient aussi montrer qu'emprunter au système conceptuel que structurent capitaux-champ-habitus-illusio n'implique en rien de s'y enfermer, de se priver de ressources analytiques qu'il faut aussi savoir diversifier... comme le faisait Bourdieu : ses notes de bas de page en attestent !

La centralité du binôme champ-cadre trouve son redoublement dans la double dynamique d'analyse du livre qui articule des analyses parfois pensées comme contradictoires : celle d'un mode de production et celle de ses produits. Le livre pense le journalisme et les médias comme un espace structuré par des rapports de force économiques et symboliques, des oppositions entre médias, des logiques d'organisations marquées par les spécialisations au sein des rédactions. Mais il ne juge pas comme devant être renvoyé aux seules analyses des sémiologues la question des formes et contenus. Benson suggère au passage un point de dissensus, peut être une lacune, dans une partie des travaux qui s'inspirent en journalisme de la théorie des champs mais répugnent à s'aventurer sur le terrain d'une analyse des produits finis de la profession. Oui les sociologues doivent se défier d'une illusion sémiologique qui voit le pouvoir des mots et des images dans leur seul montage, dans la force intrinsèque de leurs résonances, et qui réduit la réception aux effets obligés d'opération d'encodage. Mais gardons-nous d'une part de penser que nos voisins sémiologues ou « littéraires » n'ont rien à nous apprendre ou qu'elles et ils soient tous a priori rétifs à un élémentaire réalisme sociologique. Par ailleurs faire sens des messages, de leurs contenus et formes – le linguiste danois Hjelmslev avait utilement théorisé une notion de « forme du contenu » – peut aussi être une tâche à laquelle la sociologie apporte avec ses outils une contribution forte. Il y a là plus qu'un postulat comme l'ont montré depuis bientôt quarante ans des travaux comme ceux de Michael Schudson ou Jean-Gustave Padioleau. La rhétorique d'un reportage ou la sélection d'images doivent aussi aux rapports de force internes au champ journalistique, à la configuration des relations aux sources, au poids d'autorités politiques. Une sociologie du journalisme ne saurait s'arrêter au démontage, si riche soit-il du mode de production de l'information ; elle a vocation – sans prétendre au monopole sur

ce terrain – à en expliquer aussi l'écriture, les formes, les dispositifs discursifs et narratifs.

Au moment où les *big data* et résultats d'enquêtes internationales mettent à la disposition des chercheurs des masses sans précédent d'informations et de chiffres, ce travail vient aussi rappeler que pour bien comparer des réalités nationales on ne peut pas être que du côté du « quanti » ou que du côté du « quali ». Il faut des chiffres, il faut leur prêter attention, savoir les traiter. Il faut quantifier types d'articles ou de reportages, sources identifiables, chiffres de vente ou d'audience, connexions aux sites et nombre de « clics ». Il faut pouvoir tirer de la combinaison de ces variables tout ce que des analyses statistiques sophistiquées rendent accessibles. Mais il faut aussi pour bien comparer du qualitatif, beaucoup de « quali » : aller rencontrer les acteurs, suivre le travail journalistique en train de se faire, prêter attention à l'histoire, s'enquérir des individus de chair et des mouvements que le travail journalistique convertit en sujets, en papiers ou stylise et sublime en portraits ou profils. Ces deux dimensions créent ici une tension productive dans l'analyse. Et si le lecteur/trice juge l'exercice abouti elle/il en évaluera aussi le coût en temps, en enquêtes, en savoirs faire au pluriel. S'il faut tant d'investissements pour bien comparer deux pays, que penser des entreprises qui se développent actuellement et comparent intrépidement, à partir de données européennes, dans dix, douze, quinze pays une politique publique ou une sensibilité de l'opinion sans avoir prise sur la production des données, sans trop se soucier de l'histoire, ni se donner les moyens d'une connaissance sensible des mondes sociaux mis en comparaison ? Si le propre des théories sociologiques bien maîtrisées est de fonctionner comme un habitus, d'instruire silencieusement l'activité du chercheur, il y a aussi un héritage venu de Mills dans le comparatisme mis en œuvre ici. La théorie y produit une intelligence du terrain et non des pièces montées d'abstractions, les données empiriques y sont produites, questionnées, construites, pour tout dire réfléchies avant d'être « traitées ».

Une quatrième et dernière fausse opposition à laquelle ce livre fait un sort est celle de la monographie et de la généralisation. Comme l'a montrée Patrick Champagne la fécondité d'une recherche ne se mesure pas à la taille des objets ou à leur légitimité sociale ou même scientifique. Elle dépend de choix d'objets qui peuvent être restreints, modestes ou même surprenants mais qui donnent accès à un fait social total, condensent des évolutions, reconnectent des dynamiques sociales imbriquées que le sens commun disjoint. Ici le choix d'un objet actuel et chaud mais aussi circonscrit permet de poser des questions comme : qu'est-ce que rendre compte du monde social d'une façon qui soit polyphonique, « multi-perspective » selon le mot de Gans ? Qu'est-ce qu'une presse critique, capable de rendre intelligible la complexité du monde social sans noyer le lecteur ou le téléspectateur dans le sentiment d'un réel trop chaotique pour faire sens ? En quoi les médias peuvent-ils contribuer à la manière dont divers groupes et milieux perçoivent celles et ceux, dont le flux n'est pas appelé à tarir, qui viennent chercher au Nord travail, sécurité ou dignité, qui fuient des horreurs plus d'une fois stimulées par les puissants du Nord ? Un lecteur français pourra être partagé entre

la satisfaction et un peu de surprise à découvrir que « sa » presse est plus polyphonique que celle des États-Unis, si souvent posée en modèle. On en déduira pas que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes médiatiques français, mais on pourra y identifier quelques clés de ce qui fait une information non seulement pluraliste – au sens de plurielle dans ses sensibilités politiques – mais ouverte à la vision et aux affects de groupes sociaux divers, ouvrant un forum à la parole d'acteurs divers, sachant conjuguer à la fois l'expression des vécus, des affects des acteurs, la voix de ceux engagés sur le problème en cause et des points de vue distanciés de chercheurs, d'administrateurs.

Ce que ce livre éclaire conduit aussi vers de nouvelles questions : comment mettre à la disposition des publics les plus larges le meilleur de ce journalisme multi-perspective, encore le plus souvent consommé par les publics déjà mieux informés, plus riches en capital culturel ? Comment faire entrer cet idéal du journalisme multi-perspective à la fois comme une norme qui fasse référence dans les écoles de journalisme, et qui pèse sur les logiques de fonctionnement des rédactions ? Quelles réponses apporter au défi d'une production volontariste – dans l'école, les associations, via les médias eux-mêmes – de citoyens mieux armés dans un monde où ils sont confrontés à tant de complexité, de défis et de menaces ?

Il y a là place pour d'autres livres, en attendant bonne lecture.